

## PAGE DES JEUNES

### La présence de Dieu

Dieu nous voit... partout... toujours ..

« Allez-vous à la promenade? Dieu vous voit. Rentrez-vous dans votre chambre? Il vous voit. Allumez-vous votre lampe? Il vous voit. L'éteignez-vous? Il vous voit encore... *Faites donc attention à Celui qui met un tel soin à vous suivre partout du regard.* »

Ce conseil de saint Augustin est l'un de ceux que répètent le plus les Maîtres de la vie spirituelle. Il vaut pour faciliter la pratique de la méditation, dont nous parlions le mois dernier, mais aussi pour assurer le salut et le progrès dans la perfection.

Penser que Dieu est là, devant nous... et Lui dire nos prières, comme si nous le voyions; c'est le meilleur moyen de rendre nos oraisons respectueuses et ferventes.

Songer que Dieu, qui demain sera notre juge, est actuellement témoin de chacun de nos actes et de chacune de nos pensées et de nos intentions; point de plus efficace stimulant pour nous faire marcher droit et monter haut!

... Mais, il faudrait y penser... y songer. Or, nous ne voyons pas Dieu... et, par suite, nous ne faisons pas attention à sa présence.

Comment y arriver?... En nous y exerçant; en nous habituant peu à peu, par des actes répétés, à regarder Celui qui nous regarde.

Or, il y a manière et manière de s'exercer à la présence de Dieu.

On peut « se persuader — ce qui est de Foi — que Dieu, par nature et plus spécialement par la grâce qui sanctifie le chrétien, habite dans le cœur de l'homme, qu'on Le trouve *au dedans de soi-même*, pour peu qu'on veuille y entrer ou se recueillir. » C'est le mode employé par sainte Thérèse.

D'autres préfèrent tourner leurs regards *vers le ciel*, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui avait coutume de prier « les yeux élevés vers les cieux »; d'autres aiment mieux fixer le *Tabernacle*, où Dieu est présent dans la Sainte Humanité de Jésus; d'autres enfin, sachant que Dieu est dans tout l'univers, Le cherchent tout près d'elles-mêmes *dans les créatures* qui les entourent.

A chacune de choisir le mode, vers lequel la grâce l'incline; l'essentiel est de s'exercer, sans contention mais avec continuité d'effort, afin de s'habituer à prier, à marcher, à vivre en présence, sous l'œil de Dieu.

R. P. BRÉHIER.

### La Messe

Notes liturgiques

L'AUTEL, où la Victime s'immole entre les mains du prêtre, est l'objet le plus important de l'église, celui pour lequel l'église est érigée.

Il peut être en bois ou en pierre.

L'autel sur lequel Notre-Seigneur a, dit-on, institué le Saint Sacrement — la table de la Cène — et celui qui, d'après la tradition, aurait servi à saint Pierre, sont tous deux conservés à Saint-Jean de Latran, à Rome; ils sont en bois.

Le dessus de l'autel est appelé *table*; l'autel entier est appelé *tombeau*.

Dans les Catacombes, on plaçait l'autel sur la tombe d'un martyr; de là cette forme de tombeau donnée généralement aux autels, et l'usage d'y déposer des reliques.

Cinq croix sont gravées sur l'autel.

On distingue :

L'autel *fixe* dont la table est unie à la base de telle sorte qu'il perd sa consécration dès qu'elles sont séparées l'une de l'autre.

L'autel *portatif* ou *mobile*, pierre consacrée, transportable.

L'autel est consacré par l'évêque (ou par un prêtre délégué par le Pape) au service de Dieu seul.

Les parties principales du rite de la consécration sont : les onctions du Saint-Chrême, la déposition des reliques (parcelles du corps des martyrs et non simplement habits qu'ils ont portés), dans un trou pratiqué dans la pierre, et enfin son scellement. On choisit des reliques des martyrs et non celles des confesseurs, parce qu'il y a un rapport intime entre le sacrifice du martyr et celui de Jésus-Christ.

Le *tabernacle*, en France avant le xvi<sup>e</sup> siècle, n'était autre qu'un ciboire, ayant la forme d'une colombe, suspendu au plafond, au dessus du maître-autel. Les tabernacles, tels que nous les voyons, datent du xvi<sup>e</sup> siècle.

Les *nappes d'autel* doivent être au nombre de trois, bénites par l'évêque ou par un prêtre délégué par lui. Une nappe peut être pliée en deux et recouverte par une seconde qui doit couvrir l'autel et descendre jusqu'à terre des deux côtés.

Au dessus de l'autel, un *crucifix*. De chaque côté, deux *cierges* de cire (et non de stéarine) doivent être allumés pendant la célébration de la messe.

L'usage des cierges de l'autel (comme celui de la lampe du sanctuaire) a dû trouver son origine et sa raison d'être aux catacombes où les offices se célébraient dans l'obscurité. Mais l'habitude de s'en servir en plein jour remonte aux usages juifs. L'abondance des lumières symbolise la joie. Elle représente Jésus qui s'est dit « la vraie lumière », rappelle aux chrétiens qu'ils doivent « briller comme des enfants de lumière » par les œuvres de la foi et de la charité.

(A suivre.)

## LA VIE CHÈRE !...

C'est entendu !... elle l'est... très... trop... ; et c'est un fléau. Mettons à part « les nouveaux riches », certains commerçants « profiteurs » de la situation ; et, convenons ensemble que le reste des bons Français est durement atteint dans sa vie matérielle, que les épreuves, privations causées par cette folle exagération des prix ont parfois une répercussion morale sur le paix du foyer : nous n'exagérons rien.

Mais c'est justement parce que cette situation est réelle et douloureuse, que je voudrais faire appel à la générosité et à la délicatesse de cœur des Jeunes pour essayer d'y remédier... oh ! modestement, humblement, à notre petite mesure... mais efficacement aussi, je crois, si nous nous comprenons bien.

Il y a des causes multiples à ce fléau, vous le savez : « la raréfaction combinée de la matière première et du travail », « l'abondance excessive du papier-monnaie, la spéculation illicite, l'accaparement, les goûts de luxe, effrénés et assouvis à n'importe quels prix, des jouisseurs du jour ».

La plupart de ces causes sont en relation directe avec « la malice des hommes et leur âpreté au gain », c'est clair ; mais pour être juste, il ne faut pas oublier non plus que quelques-unes, et non des moindres, comme la raréfaction de la matière première, celle d'une partie de la main d'œuvre, sont aussi conséquences directes de la guerre.

Eh bien, devant ce fait de « la vie chère », comment nous, en chrétiennes, en Françaises et en « Jeunes », allons-nous prendre position ?

— *Pouvons-nous lutter directement?*... courir sus aux responsables, redresser leurs consciences?... Si nous le pouvions, je vous réponds que le bataillon de volontaires formé par nos sections serait vite constitué et nous irions gaiement à l'assaut ; mais, de ce côté, pas d'espérance, n'est-ce pas ! Laissons la presse sonner des coups de clairon à la honte des coupables ; nous, prions pour que les aveugles voient, que les sourds entendent... que les larrons se convertissent... : un « bon larron » cela s'est déjà vu... puis, cherchons autre chose.

— *Allons-nous gémir?*... entre nous, nous l'avons déjà et assez fait Oh ! si cela pouvait

remédier en quelque façon à la situation, quoique les gémissements ne soient guère une chanson française, je crois que je vous encouragerais à les continuer de plus belle ; Mais, voilà!... des personnes très sensées assurent que loin de donner un bon résultat, les lamentations en donnent un assez piètre ; elles aigrissent les caractères, énervent les volontés, et surtout peinent les pauvres soldats, héroïques mais lassés à bon droit de leurs cinq ans de luttes et de misère... J'ai entendu les plaintes en question provoquer cette exclamation de dépit : « Si c'est pour cela qu'on s'est battu ! » — Mais non, voyons, mais non, ne nous écoutez pas, n'oubliez pas l'Alsace, la Lorraine, la Victoire...

Alors me direz-vous, il ne nous reste plus qu'à nous taire?... vous y êtes!... et j'ajoute : à *sourire* et à *économiser*.

— *Se taire!* Pour vous, les Jeunes, ce n'est pas vous avouer vaincues, puisque vous n'avez pas à lutter directement contre les coupables... ce n'est pas prendre parti de la situation, s'insensibiliser ! mais non, vous pouvez, vous devez souvent avoir à en souffrir... eh bien, souffrez, mais en silence ; c'est une manière qui a bien sa valeur... ; mais n'ajoutez pas vos plaintes à la tristesse de votre père, de votre mère qui ont peine à boucler le budget familial... Comprenez que les autres souffrent en se plaignant, mais sur ce chapitre-là, soyez intraitables pour vous-mêmes, faites-vous oublier. Vous êtes « jeunes », on vous permettra de moins comprendre, de moins sentir... Savez-vous qu'il peut y avoir un joli héroïsme sous votre insouciance voulue!...

— *Sourire.* Avec tact bien sûr... pas à tout bout de champ... pas quand on est sur le terrain brûlant, réservé à votre silence ; mais, chaque fois qu'on oublie un peu la vie chère, accentuez, faites durer cet oubli reposant... En avant alors, l'apostolat de la gaieté et de la joie!... en avant! à la Française!... rappelez au père, aux frères, les souvenirs de vaillance, les victoires, le triomphe, les conquêtes... chantez, mettez du soleil dans la maison.

*Economiser.* — Soyez des « Mademoiselle qui n'a besoin de rien »... Sachez faire durer tout objet à votre disposition personnelle, mais « en beauté », avec esprit et cœur...

« Un chapeau neuf!... eh bien, il ne manquerait plus que ça!... Combien avez-vous eu de casques de tranchée, vous, pendant la guerre?... et exposés à une pluie autrement dure que mon couvre-chef... non ! mais j'aurais honte, vous savez... Une robe!... allons donc, deux coups de ciseaux et quatre épingles, vous allez me voir, à neuf de la tête aux pieds. »

... N'ayez plus très très faim au dessert... et si vous aimez beaucoup les fleurs et les gâteaux, ce que je comprends bien, ne les regardez pas quand vous vous promenez avec votre famille...

Les autres ne se doutent de rien... vous ne serez ni admirées, ni plaintes. Oh ! le bon moyen, qu'en dites-vous, de lutter chèrement contre la vie chère.

M. DU ROSRU.

## Pensées d'un malade

Louis Peyrot (1888-1916) fils d'une Ligneuse

« La maladie, écrit-il, est une humiliation du corps. C'est encore une façon d'être pauvre que d'être malade. Pauvre de forces, de beauté physique... Les forces, c'est un peu l'équivalent de l'argent. Je ne puis, faute de souffle, me donner le plaisir d'une ascension, par exemple. La même ascension, un pauvre diable ne la fait pas, parce qu'il n'a pas l'argent qui la lui permettrait. En cela nous sommes frères par la privation. Mon frère le pauvre est dénué de bons et de beaux vêtements. Je suis dénué de bons et de beaux muscles. Mon frère le pauvre a souvent faim, il ne mange que des mets simples, grossiers, à bon marché. J'ai souvent faim de santé. Je dois me contenter de plaisirs très diminués, les distractions les plus utiles me sont souvent refusées. Mon frère passe sa vie dans la dépendance... et moi, je suis sans cesse l'esclave de mon état physique. Nous sommes égaux par la servitude. Lui ne connaîtra jamais les avantages, les plaisirs que donne la richesse... Moi, j'ignorerai toujours le bonheur du mariage et de la paternité.

Oh ! mon frère de la pauvre, c'est une consolation pour moi de te ressembler sur tant de points. Le parallèle m'agréable pleinement.

« Bienheureux les pauvres en esprit. »

Bienheureux les malades en esprit. Ceux qui ont accepté leur maladie, qui ont renoncé gaiement aux privilèges de la santé, parce que Dieu le leur demandait, par amour pour lui. Bienheureux ceux qui vivent leur maladie, ceux qui en acceptent tous les sacrifices, qui acceptent de vivre dans leur corps diminué, affaibli, infirme, dans l'austérité des restrictions imposées par la maladie... comme un pauvre dans sa vie pauvre.

« Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient. Et bienheureux les malades en esprit, car le royaume des cieux leur appartiendra aussi. »

Louis PEYROT.

(Extrait de sa vie, par Jean-Paul BELIN, chez Bloud.)

---

## « Ouvrières de la beauté du monde »

(Fin)

« La prochaine fois », celle où nous devions finir d'épuiser la question *travail*, arriva enfin. « C'était à ton tour de réfléchir, dis-je à mon jeune professeur, et tu dois être en mesure de répondre à la question que je me permets de te poser une seconde fois : « Comment des jeunes filles de toute situation

peuvent-elles faire, chacune, à leur place providentielle, un travail physique, intellectuel et moral ? »

Reste dans des généralités, mais tâche d'être précis. Pour le *travail moral*, par exemple... comment une petite ouvrière, à l'atelier un grand nombre d'heures, trouvera-t-elle le temps de le réaliser ?

— Eh bien, je soutiens, soulignant en passant les heures libres laissées par la journée de huit heures, la semaine anglaise et le dimanche, qu'il n'y a pas de situation où une jeune fille, aussi occupée soit-elle, ne puisse, si elle le veut, s'instruire de sa religion, d'une part, et se perfectionner moralement du matin au soir, en la pratiquant, de l'autre.

Non, il n'y a pas de situation où on ne puisse et où on ne doive chercher à comprendre pourquoi on vit... d'où l'on vient et où l'on va... le bien qu'on peut faire en soi et autour de soi... la valeur que peuvent avoir nos moindres actes s'ils sont offerts à Celui qui est la Bonté en même temps que le Rémunérateur suprême...

Crois-moi, pour savoir cela et le pratiquer, il faut moins de temps que de volonté et de cœur. D'ailleurs, ce perfectionnement est exigé de tous parce que à la portée de tous.

— C'est vrai, tu me fais penser que bien des bergères ont été des saintes...

— Mais oui, petite sœur, il suffit d'un loyal coup d'œil en soi-même pour se sentir responsable de sa « beauté morale » ; et as-tu quelquefois réfléchi que ce travail moral a la puissance de pénétrer et de transformer le travail intellectuel ou manuel ?

— Comment ? donne-moi un exemple.

— Prenons celui de la petite ouvrière, et supposons qu'à l'atelier elle offre son travail au bon Dieu... du même coup elle pose deux actes de valeur dans sa journée : un de valeur matérielle en réalisant un travail utile... un de valeur morale très supérieur à l'autre ou, si tu veux, qui décuple sa valeur. Je vais t'en donner la preuve : ces deux actes méritent un salaire : le premier un salaire temporel... le second un salaire éternel.

— Me voilà convaincue au sujet du travail moral... mais le travail intellectuel : comment cette même petite ouvrière peut-elle le réaliser ? L'intention du cœur ne suffit plus !...

— Je prétends encore qu'il est de son devoir de personne intelligente, douée de raison, d'exercer son intelligence et pour cela, le moyen est bien simple : apprendre son métier avec « sa tête » en même temps qu'avec ses mains.

— Oh ! oui. Laisse-moi te dire à ce propos ce qu'une première d'atelier de mode nous disait dernièrement au Cercle d'études.

« Mesdemoiselles, voyez-vous, il y a une manière de s'y prendre, c'est de travailler avec « deux mains intelligentes », cela vous fait rire, mais cela veut dire de conduire ses

mains par sa pensée... et si vous saviez alors comme on arrive à comprendre, à aimer son métier... on se sent presque artiste... Mais le chagrin, ce sont les petites apprenties qui ne veulent jamais *faire attention* à ce qu'on leur montre..., elles n'arrivent jamais à « percer », elles auront des mains « sottes » toute leur vie.

— Nous sommes du même avis !... *faire attention* pour apprendre les meilleures conditions de son métier, voilà, bien défini, le joli travail intellectuel à la portée de toutes les têtes, le secret de développer son intelligence.

Si les spécialistes de la beauté matérielle du monde doivent être des travailleurs intellectuels, je n'insiste pas pour les personnes auxquelles leur situation donne des loisirs...

— Oui, c'est facile à comprendre ; mais maintenant, passons au travail manuel... j'ai des amies qui prétendent s'en passer et de la meilleure grâce du monde, sous prétexte qu'elles n'en ont pas besoin pour gagner leur vie.

— Les malheureuses petites écervelées !... j'allais dire mieux encore... Il faut, entends-tu bien, il faut leur faire comprendre, que, sans ce travail, elles resteront des « incomplètes » toute leur vie. En deux mots, aucune femme ne peut se dispenser de travail manuel sans faire tort :

*A sa santé* : qui a besoin de mouvements plus sains, rationnels et utiles que ceux de la danse ;

*A son intelligence* : qui ne doit pas ignorer les conditions matérielles de la vie ; et celles-ci ne s'apprennent pas dans un livre ;

*A son caractère* : qui doit *pratiquement* éprouver son énergie, sa force de résistance, son initiative...

*A son avenir* : toute femme, toute maîtresse de maison digne de ce nom doit savoir, à l'occasion, tenir seule sa maison, de la cave au grenier en passant par la cuisine... et un jour venant, s'il le faut, gagner le pain quotidien de ses enfants.

— Arrête-toi là ; me voilà convaincue... un peu par toi et tes beaux raisonnements, beaucoup plus par la pensée de l'Ouvrier divin qui vient de me venir pendant ta dernière tirade.

Je vois le Sauveur de la beauté du monde à 12 ans, à Jérusalem, assis au milieu des Docteurs... Il me dit par là qu'il veut mon effort intellectuel... Je le vois à Nazareth, travaillant jusqu'à 30 ans à l'atelier de Joseph... Il me dit par là qu'il veut mon travail manuel... Je l'entends enfin disant à tous ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... et c'est me dire qu'il veut tout mon effort moral.

UNE OUVRIÈRE.

## NOS CONCOURS

De tout cœur, nous félicitons nos « Jeunes » amies des sections d'Amboise, Besançon, Bourg-Saint-Andéol, Breteuil-sur-Iton, Saint-Calais, Dizy, Langeais, Marseille, Paris, Pont-Audemer et Quimper, qui ont pris part au concours.

D'une manière générale, la pensée a été bien comprise et expliquée avec une grande délicatesse et profondeur de sentiment. Les intelligences, les cœurs et les âmes des Jeunes nous ont donné là un joli concert d'ensemble, et nous les en remercions.

Le jury a classé première Mlle Anne Ehrismann, Saint-Ferjeux, Section de Besançon. Voici sa réponse :

*Avant les soins de la vie matérielle, nous devons songer à la vie surnaturelle de notre âme, dont l'aliment est la volonté de Dieu. — Quelle est cette volonté de Dieu ? Quand Notre-Seigneur prononça la parole que nous expliquons, Il venait de convertir la Samaritaine et par elle, les habitants de Sichem, nous faisant ainsi comprendre que tous les vœux divins ont pour fin suprême la gloire de Dieu et le salut du monde. Jésus a consacré sa vie à cette œuvre : travaillons avec Lui à glorifier Dieu en nous sauvant et en sauvant des âmes.*

Elle n'est pas parfaite... nous en avons reçue de plus savantes ; mais elle nous a semblé la plus claire, la plus en rapport avec le texte qu'elle explique bien sans le forcer, enfin elle se complète par sa courte application pratique.

Tout près de Mlle Ehrismann, qui recevra le prix, nous tenons à citer les noms de Mlles M. du Colombier, M. Antonelli, E. Camoin, M. Valla, M. A. d'Authier de Sigsand, A. Lieuter (de Marseille), C. de Cordoue et A. Geille (du Mans), A. M. Viot (d'Amboise), F. Goujon (de Langeais), qui méritent des mentions très honorables.

Très encouragées par les quarante-trois réponses que nous avons reçues, nous proposons un nouveau sujet auquel il faudra encore nous répondre par huit lignes de « concentré », pas plus.

— *Une jeune fille chrétienne peut-elle prendre pour devise la maxime si répandue : « Il faut vivre sa vie » ? — Si non, dites pourquoi ; si oui, dites-nous dans quel sens il faut alors comprendre cette maxime.*

CONDITIONS DU CONCOURS : être une « Jeune » de la Ligue, envoyer sa réponse avant le 30 mars au Secrétariat-Central, section des Jeunes. — Signer son nom ou un pseudonyme en indiquant de quelle section on fait partie. — Mlle du Rostu renverra bientôt annoncées les réponses du premier concours à leurs légitimes propriétaires.